

SUERTE

Luc Chapdelaine

À la mémoire de Martin Gendron.

Et à la beauté de Jacinthe L.

*«Lorsqu'on a aimé une femme
de tous ses yeux, de tous ces matins, de
toutes les forêts, champs, sources et
oiseaux, on sait qu'on ne l'a pas aimée
assez et que le monde n'est qu'un
commencement de tout ce qui vous reste
à faire»*

Romain Gary

SUERTE – PROLOGUE

4H 49 AM.

Hoy dia. Aujourd’hui c’est mon anniversaire; j’ai douze ans et nous sommes le quinze octobre. Peut-être fera t-il beau aujourd’hui. Hier, un adulte m’a dit que oui.

Dans le pays d’où je viens les saisons et les mois ne sont pas importants. Ici c’est l’été toute l’année et le carnaval quelque part. Ici, c’est un mélange de poussières, d’eau, de fruits et d’hommes noirs. Ici, c’est la mer qui importe et elle change ses saisons de chaude à venteuse ou de calme à hasardeuse. Ici, la mer cherche où elle finit, c’est-à-dire qu’elle a des marées comme nous des civilisations. Je la contemple chaque jour très tôt le matin de la véranda de notre finca¹. Elle me répond presque toujours la même chose de son horizon où apparait parfois un mât majestueux, afin de me rappeler que l’on peut en revenir. La mer est mon ancêtre à moi comme à tout le monde, et je lui porte un respect accumulé au fil des générations de tous.

Ici c’est *El Esperanja*, mon village. Ici il y a des pêcheurs. Beaucoup de pêcheurs. Ici c’est la mer avec une rue sale et graveleuse bordée de quelques casas² qui vibrent au gré des mêmes tapageurs. Ici la vie c’est le matin, à l’heure où la mer offre son miroir bleu sans moucheture et que les

¹ Petite maison.

² Maisons.

oiseaux criaillent et picorent en quête de poisson. Plus tard, quand la chaleur étuve les hommes de son brasero, la quiétude vient pacifiée la vie et rendre El Esperanja aussi olympienne qu'un enfant qui dort.

Il y a la montaña derrière, parsemée d'autres casas engourdies et la route à son pied, qui vers le nord se perd à travers un dédale de petits villages effacés, et qui au sud se termine dans la capitale crasseuse et grouillante de notre pays, après huit heures de serpentins cahin-caha plus ou moins pavés. El Esperanja est pour plusieurs le bout du monde. Pour moi c'est chez moi.

De nos jours il y a des touristes qui y viennent, surtout pour le carnaval et pour le nouvel an. Ils viennent se reposer de je ne sais quoi. Ils viennent prendre des photos de la mer et du soleil couchant. Mais j'ai toujours eu l'impression que c'était le contraire, parce que la mer n'est pas photogénique, et elle ne s'immobilise pas devant l'objectif. Elle gonfle, heurte et avale beaucoup plus qu'elle fait la belle. Mais si l'on sait la respecter, elle peut-être une amie avec qui vieillir. El Esperanja c'est la mer, quelques voiliers désuets, de menus esquifs, d'innombrables barques et beaucoup, beaucoup de poussière sous les palmiers.

Hoy dia c'est mon anniversaire. Je m'appelle Suerte, qui dans le pays d'où je viens signifie « chance ». Je sais que ça semble bizarre mais je suis normal. *Hoy dia* j'ai douze ans et j'attends ma lettre. Il est encore très tôt. Si je me fie aux oiseaux qui se décrochent les plumes dans le ciel, il doit être tout près de cinq heures du matin.

Tout le monde dort dans la finca. Tout le monde c'est d'abord Araya Amador, ma abuela³, la maman de mon papa. Ensuite Monsieur Dubois, mon abuelo⁴, le papa de ma maman. Et Señor Gutierrez, qui il y a douze ans - quand j'étais bébé -, s'est fait voler son voilier par mes parents, et a finalement trouvé grâce à ce vol; Monsieur Dubois, pour de bon. Ça semble compliqué, mais on s'habitue à tout. Sauf à la mer.

Monsieur Dubois est vieux. Ses cheveux blancs se perdent dans sa nuque comme une crème glacée sèche que l'on aurait oublié de lécher. Il a le visage rond comme un bretzel et le teint aussi salé. Ses petits yeux aigus me rappellent des pépins emmiellés. Il dit qu'il m'en doit une, que c'est un peu à cause de lui si je n'ai pas de souvenir de mes parents. Il dit qu'il est arrivé trop tard pour empêcher sa fille de partir en mer avec mon papa. Moi je sais que mes parents seraient partis quand même.

De mes parents je n'ai que onze lettres. Quand j'avais quatre mois ils ont levé l'ancre et sont disparus en mer désarmée sur le Miyeta, le voilier du Señor Gutierrez. Puis un jour nous avons reçu à la maison une première lettre lorsque j'avais un an, suivie d'une autre à deux ans et ainsi de suite. Toujours le quinze octobre. Bien entendu, ce n'est qu'à six ans que ma grand-mère Araya m'a enfin donné le paquet de six lettres qui m'était destinée. Depuis, j'attends chaque quinze octobre ma lettre comme ce matin.

³ Grand-mère.

⁴ Grand-père.

Ma abuela, Araya Amador Jadena - de son nom complet - a quarante-neuf ans. Quand je suis né elle n'avait que trente-sept ans, un record de jeunesse pour une grand-maman paraît-il. Ici à El Esperanja, c'est tout normal. Les grands-mamans comme la mienne ont le visage éthéré de la mer au lendemain d'un ouragan. Le rythme de la vie ici ne semble pas atteindre les faciès, il cisaille la peau des vieux qui trempent dans le sel, mais rigole à peine les pattes d'oies à la commissure des yeux des femmes qui s'abstergent en pleurant leurs après midi au clair-obscur de leurs rêves évanouis. C'est Araya qui m'élève, comme elle a élevé mon papa il y a trente ans. Elle, je ne crois pas qu'elle m'en doive une. Elle, elle ne fait que continuer comme la mer.

Notre maison se nomme finca *Flora*. Flora était le nom de mon arrière grand-maman. Elle est morte après ma naissance quand je ne savais pas. Comme si une fois que j'étais, elle n'avait plus besoin. Elle s'appelait Flora Jadena, et dès sa naissance, il y a plus de quatre-vingt ans, la finca porta son joli prénom.

Nous habitons une finca « con cabinas »⁵, là où les voyageurs s'arrêtent et passent quelques nuits. Il y en a qui restent beaucoup de jours et ceux-là ils m'emmerdent car je finis par les aimer et c'est à ce moment qu'ils repartent. C'est de cette façon que Monsieur Dubois est arrivé par ici. Lui il est du Canada. Il était venu ici se chercher de l'inhérence qu'il prétend. Il est aussi l'amoureux du Señor Gutierrez, celui à qui appartient le Miyeta. Le Miyeta est

⁵ Avec chambres.

un humble voilier dont le mât cherche majestueusement le ciel. Disons qu'il appartenait à Señor Gutierrez, parce qu'aujourd'hui son voilier est en mer avec mon papa et ma maman. Señor Gutierrez dit que c'est un « *velero del gobierno* », ce qui veut dire que c'est le gouvernement qui le lui a donné. Monsieur Dubois aussi était au gouvernement, mais au Canada là-bas. Señor Gutierrez possède des mains qui semblent avoir été taillés à même l'étau tellement ses doigts font figures d'énormes essences d'accorage, antithèse de son minois délicat qui balance le reste de sa silhouette herculéenne.

Un jour j'ai compris pourquoi Monsieur Dubois et Señor Gutierrez s'aimaient ; c'est parce qu'ils s'embrassent beaucoup. Après toutes ces années de baisers en mer, loin des regards, à l'abri à bord du *Miayeta*, ils ont maintenant le droit d'être sur terre aussi. Monsieur Dubois me confia un jour que c'est un peu grâce à moi s'il est autant heureux aujourd'hui. Que ma venue au monde et la disparition en mer de sa fille - ma maman -, ont aidé sa propre réconciliation. Je ne sais pas si Monsieur Dubois a échoué ici un jour à la recherche de la mer, du bout du monde ou de lui-même, mais je sais que ça fait longtemps, très longtemps. Je n'étais pas né et mes parents non plus. La mer, elle, le sait.

Pour le moment c'est elle qui compte. Ainsi qu'il soit tôt et que je puisse lire ma prochaine lettre. J'aimerais que le soleil batte un record olympique aujourd'hui, car je me sens d'attaquer pour un record du monde. Jusqu'à présent j'en ai reçu onze, une à chaque année à mon anniversaire.

J'aurai ma douzième lettre ce matin. Étrange complot orchestré par mes parents si loin, qui chaque année me font parvenir une enveloppe d'outre mer, qui nous est livrée ici par le facteur, en provenance du port de notre capitale nationale.

Au lever du soleil j'aurai enfin droit à ma prochaine lettre. Mes parents avaient de la suite dans les idées et c'est la raison pour laquelle je me nomme « Suerte ». Comme il est encore très tôt, j'ai le temps de relire les onze premières.

À propos, mon papa s'appelle Endro, c'est lui qui a écrit les lettres. Ma maman s'appelle Alya et je sais qu'elle est à ses côtés. Suerte.

LETTRE UN AN

Hoy dia, quinze octobre, jour de mon anniversaire, j'ai dix-huit ans. Ce jour-là tout a commencé pour moi, Endro Martín Amador, ton papa.

Comme tous les matins je m'étais levé très tôt, adorant me rendre sur notre véranda face à la mer afin d'y espionner l'horizon. Souvent j'avais l'impression que j'y étais. Jusqu'à ce qu'un mât se dessine au loin, me rappelant qu'il est toujours possible d'en revenir.

J'adorais être le premier sur la plage pour voir revenir les pêcheurs de la nuit, les yeux lourds d'obscurité en guise de lanterne. Les pélicans et les goélands virevoltants au-dessus des barques, avec l'odeur - celle de la mer bien sûr - mêlée à celle des poissons et du soleil naissant. Cet arôme de sel et de vent frais que le soleil s'apprêtait à incendier. La cohorte des barques qui lézardaient la plage et les filets de poisson jetés sur le sable en pactole providentiel. Tout cela instillait dans mon esprit l'utilitarisme de mon existence ici, et confrontait dans un coin de mon malaise les possibilités que la vie, comme la mer en face de moi, soit une chimère qu'il vaut la peine d'apprivoiser et pourquoi pas, de s'y éprendre.

Chaque matin je me rendais au velero⁶ Miyeta de Señor Gutierrez, où je l'attendais, mes pensées perdues au large. Il arrivait toujours vers les six heures trente, avec café et journal trop grand que seules ses pattes tentaculaires

⁶ Voilier.

arrivaient à manœuvrer. À cette époque, Señor Gutierrez passait ses journées à promener des touristes à bord de son velero afin qu'ils puissent admirer El Esperanja de la mer. S'il y en avait quelques uns au village, j'étais bon pour passer une partie de la journée au large avec lui et à me laisser bercer par tous ces accents du monde que j'ignorais ; anglais, allemand, hébreu et parfois français ou italien. J'avais déjà, à dix-huit ans, une bonne connaissance des voiliers, car lorsque ce n'était pas sur le Miayeta, il m'arrivait souvent d'assister d'autres propriétaires de voile et de naviguer vers l'horizon marin d'El Esperanja. Du large, je regardais mon village ainsi que notre montañita derrière, elle qui m'apparaissait tel un gros morceau de chocolat déposé, à l'orée de la jungle au pied du village. Tout ce qui me venait en tête dans ces moments était de passer délicatement ma langue derrière mes dents, comme pour me rappeler qu'existant, ma vie voyait toute cette beauté. Quand l'ouest me tournait le dos, j'assistais par temps clair à l'ennoblissement du panorama qui hissait son voile de lumière au dessus des reliques de la nuit. Sinon je filais à la finca, comme ce fut le cas ce matin du quinze octobre, faute de touriste.

* * *

Une fois entré, je plongeai mes gencives dans les fruits que maman avait préparé : mangue, ananas et sandía,⁷ qui délecteraient ensuite nos rares mochileros⁸ de passage. Ce

⁷ Melon d'eau.

⁸ Routards (backpackers).

matin-là, la finca était vide, mais je surpris maman se surpassant devant la montagne de fruits.

-Porque tanto ? Demandai-je, les sourcils levés en forme de feuille de palme.

-Primero parce que c'est ton anniversaire mon petit Endro, et *segundo* parce que Monsieur Dubois doit arriver ce midi à la finca. Il m'a téléphoné ce matin et il est arrivé tard hier soir au pays. *Entonces*, il sera avec nous *hoy dia* !

Que ce soit mon anniversaire, d'accord pour plus de fruits. Mais l'arrivée de Monsieur Dubois alors là... Non que je ne l'aimais pas, mais d'aussi loin que je me souvenais, Monsieur Dubois avait toujours été ici, deux mois par année. Un mois vers Noël et l'autre en juillet. Il venait rejoindre secrètement, et avec la complicité de maman, Señor Gutierrez qu'il aimait beaucoup. Ainsi que la finca, qui lui laissait le loisir d'aimer beaucoup. Les deux hommes s'étaient connus un peu avant ma naissance et ils s'étaient revus par le biais de leurs travaux respectifs au sein de leurs gouvernements, en plus de toutes ces fois où Monsieur Dubois venait en vacances ici. Depuis près de dix-huit ans donc, la finca et le Miyeta devinrent ces lieux où Monsieur Dubois et Señor Gutierrez se donnaient le droit d'être chez eux. C'est pourquoi je ne voyais pas l'intérêt de si belles mangues, ananas et sandías, pour cet homme dont même après toutes ces années, je ne comprenais pas la moitié des mots dans sa langue maternelle. « Je suis canadien français » s'enorgueillissait-il à dire, langue dont je ne saisissais que « bonjoulll », « ça va bien » et « voulez vous coucher avec moi ». Charabia

apprit aux contacts de touristes francophones à bord du Miayeta.

- Cette fois-ci il ne vient pas seul, il a amené sa fille Alya avec lui.

Si j'avais su à ce moment que ce nom, Alya, allait à jamais changer le cours de mon existence, je me serais rué sur la sandía pour en engloutir jusqu'à plus soif. Afin qu'il y ait un « avant ». Mais on ne sait jamais. On ne sait jamais ce qu'un sourire peut troubler, ce qu'un regard peut dire et un bon coup de pied réveiller. Sa fille Alya... Quatre lettres d'un nom où le mien s'élèverait. Quatre lettres comme autant de pas ne me séparant plus jamais d'elle. Un prénom que la mer me demanderait un jour dans un geste irréfragable, me suppliant de lui partager un peu de sa magnificence.

La finca étant vide, je n'avais pas de chambre à préparer ni aucun ménage à faire, alors j'y allai de quelques morceaux de sandía bien choisies et je retournai à ma chambre. C'était jusqu'à présent un matin comme les autres à El Esperanja. Un matin annonçant encore un soleil à carboniser les peaux et où la chaleur épaissit l'air lui-même, paré d'une lourdeur qui révoque aux chiens errants la légitimité de bouger. El Esperanja se réveillerait doucement, l'on verrait peut-être arriver deux ou trois touristes en quête de lointain. Si ma mère était chanceuse ils viendraient demander le prix d'une nuitée chez nous, et dès lors, nous aurions une raison. Ma mère avait la fibre héroïque de tenir ainsi la gérance de la finca. Toujours à son poste et prête à accueillir un touriste égaré. Elle était à

l'hospitalité ce que la présence de l'homme est à la terre; un passage peut-être bref et puéril, mais dont il s'en souviendra comme d'un pur privilège.

* * *

Les souvenirs enfouis qui me restaient de mon père étaient bien loin. Ma mère, dans un désir de clore la question, me raconta un jour qu'il se nommait Roberto Martín, et que quelques années après ma naissance, ne voulant rien savoir de ce village du bout du monde, il quitta pour la grande ville en quête de civilité, hors de la mer et du désœuvrement qui jalonne ici le temps, main dans la main. J'avais huit ans lorsqu' Araya me débita tout ceci d'un coup, d'une voix mécanique sans haine ni amertume, mais plutôt avec ce ton et ces yeux où je croyais deviner une envie foudroyante que je ne pose aucune question. Ce que je fis. Ce Roberto pouvait bien croire la mer trop profane pour lui, je le gratifiais de ma vie fadasse à son côté. L'unique legs dont je lui serai toujours reconnaissant, ce sont les livres qu'il laissa chez nous. Mon père nous abandonna toute la matière dont il s'était servi pour se construire. La fragrance du papier et les arcanes de tous ces hiéroglyphes se sont progressivement travestis en odysée chevaleresque de vitalisation dans mon longanime épanouissement. À défaut d'avoir de la viande dans nos assiettes, nous avons eu la gracieuseté littéraire que recèle la possibilité de rêver. Son plurivoque patrimoine réverbéra longtemps ses lumières sur ma jeunesse avec l'art de la désinvolture.

Ce jour-là il ne vint aucun touriste et j'en profitai pour faire la sieste, d'où je fus réveillé prestement par ma mère alors que ma cervelle s'engourdissait de billevesées paillardes. Elle me demandait de courir avertir Señor Gutierrez de l'arrivée imminente de Monsieur Dubois. La barbante corvée paraissait impérative. Or je me doutai qu'il était déjà au courant. À cette époque les deux hommes ne se voyaient de près qu'à bord du Miyeta sous la protection accueillante du large. Señor Gutierrez devait donc être à l'affût - même plus que nous -, de l'arrivée prochaine de Monsieur Dubois.

Je trottnai l'encablure, et lorsque j'arrivai au *velero* je découvris un Señor Gutierrez resplendissant de propreté. Tout de blanc vêtu et la carrure narguant le vent, tout comme son Miyeta d'ailleurs. Cet homme, déjà vieux à mes jeunes yeux, avait beaucoup de temps « libre comme un volatile zéphyrien » s'enorgueillissait-il à dire. Il m'avait expliqué être à la retraite, ce que je compris comme étant un emploi en phase terminale. Il se rendait de moins en moins souvent à la ville et égrenait maintenant la plus grande partie de ces jours sur son *velero*, qu'il qualifiait fièrement « *d'héritage del gobierno* », où il avait travaillé toute sa vie. Comme je m'en doutais, il était au courant de l'arrivée de Monsieur Dubois ainsi que de sa fille. Après qu'il m'eut offert une glace aux mûres, et que l'on eut musardé, dandinant, nos babouches à la traîne sur l'appontement, l'on se dirigea tranquillement vers la finca, en marchant l'encablure côte à côte, à la vitesse de son récit relatant le coucher de soleil de la veille. Je le laissai me devancer et bifurquai subtilement vers la plage.